Satin Island

Du même auteur

Tintin et le secret de la littérature
Hachette Littératures, 2006

Et ce sont les chats qui tombèrent
Hachette Littératures, 2007
J'ai lu, 2009

Les Cosmonautes au paradis
Hachette Littératures, 2009
J'ai lu, 2012

C
Éditions de l'Olivier, 2012

TOM McCARTHY

Satin Island

traduit de l'anglais
par Thierry Decottignies

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage
a paru chez Knopf en 2015,
sous le titre : *Satin Island*.

ISBN 978.2.8236.0880.9

© Tom McCarthy, 2015.

© Éditions de l'Olivier
pour l'édition en langue française, 2017.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Matt Parker

Extérieurement, comme le cri de l'étendue, le voyageur perçoit la détresse du sifflet. « Sans doute » il se convainc : « on traverse un tunnel – *l'époque* – celui, long le dernier, rampant sous la cité avant la gare toute-puissante du virginal palais central, qui couronne. »

— Mallarmé

1.

1.1 Turin est la ville d'où vient le célèbre suaire, celui qui montre le corps du Christ allongé après la crucifixion : mains croisées sur le sexe, yeux clos, tête couronnée d'épines. L'image n'est pas vraiment visible sur le lin élimé. Elle est seulement apparue à la fin du dix-neuvième siècle, lorsqu'un photographe amateur a regardé le négatif du cliché qu'il avait pris de la chose, et a vu la figure – pâle et effacée, mais néanmoins là. Seulement sur le négatif : le négatif était devenu un positif, ce qui veut dire que le suaire lui-même était en réalité déjà un négatif. Quelques décennies plus tard, lors de la datation par le radiocarbone du suaire, celui-ci s'est révélé ne remonter qu'au milieu du treizième siècle ; mais cela n'a pas ébranlé les croyants. Ce genre de chose ne le fait jamais. Les gens ont besoin de mythes fondateurs, d'une empreinte de l'année zéro, d'un boulon qui assure l'échafaudage qui lui-même retient l'architecture entière de la réalité, du temps : de chambres de mémoire et de caves d'oubli, de murs entre les époques, de couloirs qui nous emportent vers les jours derniers et le quoi-que-ce-soit à venir. Nous voyons les choses obscurément, comme au travers d'un voile, d'un écran pixélisé. Lorsque le plasma amorphe prend forme et résolution, comme un poisson qui nous approche dans des eaux troubles ou le miroitement au fond d'un bain toxique dans une chambre noire, quand cela s'agrège en une figure discernable bien que

chiffrée, nous pouvons dire : *Nous y voilà – ça remue, ça miroite*, même si ce n'est pas vrai, s'il ne s'agit que de taches d'encre.

1.2 Un soir, il y a quelques années, je me retrouvai coincé à Turin. Pas dans la ville, mais à l'aéroport : Torino-Caselle. Nous étions nombreux dans le même cas : rien ne décollait. La phrase *Attente d'informations* était multipliée, s'empilait sur les écrans où alternaient l'anglais et l'italien. La cause du retard était un avion dévoyé, une espèce de jet privé qui, ignorant tous les ordres, volait en dessinant des motifs singuliers au-dessus du sud de l'Angleterre et de la Manche ; ce qui voulait dire qu'aucun autre avion ne pouvait pénétrer cette partie de l'espace aérien ; et ça avait propagé, par la série d'ajustements, de transferts et de déroutements à laquelle on avait procédé afin de faire face à la situation, une immense nébuleuse de vols retardés au-dessus de l'Europe. J'attendis donc là, comme tout le monde, passant au crible des pages de compagnies aériennes et d'aéroports sur mon ordinateur à la recherche d'éclaircissements sur nos difficultés – puis, après avoir épuisé ces pages, cliquant sur des sites d'information et les réseaux sociaux, vagabondant dans des couloirs de futilités, tuant le temps, d'une manière générale.

1.3 C'est là que je pris connaissance du suaire. Une fois que j'eus terminé de lire sur ce sujet je m'informai sur les moyeux. Torino-Caselle est une plateforme de correspondance aéroportuaire, un hub. Une page sur leur site expliquait ce dont il s'agit. Les hubs sont principalement des points de correspon-

dance plutôt que des destinations en soi. La page web montrait le diagramme d'une roue sans bord dont les rayons, de différentes longueurs, menaient tous au centre, ce qui permettait à n'importe quels points non reliés directement d'être en communication. La roue, avec toutes ses pointes, ressemblait à la couronne de Jésus. Un lien me conduisit sur une page externe expliquant comment le modèle du moyeu était utilisé dans des domaines allant du transport de marchandises au calcul distribué. Peu après je m'informai sur les flasques, les pignons d'entraînement et les roulements dans la conception des bicyclettes. Puis je cliquai sur *moyeu de roue libre*. Celui-ci est constitué d'une partie cannelée qui a pour fonction de coupler les éléments rotatifs, et d'un mécanisme d'encliquetage directement incorporé au moyeu lui-même (plutôt qu'adjacent ou placé au-dessus, comme dans les modèles plus anciens, sans roue libre), dont le décrochement temporaire permet d'avancer sans pédaler.

1.4 Sur un fond sonore détonnant et répétitif, composé de messages enregistrés et de carillons, de la petite musique tournant à vide d'une machine à sous, de bribes de conversations et du sifflement saccadé et intermittent, plus ou moins bruyant, des buses vapeur des bars à expresso disséminés dans le terminal, un souvenir me vint : celui d'avoir dévalé le flanc d'une colline étant enfant, sur mon deuxième vélo. Ce n'était pas le souvenir d'un jour particulier où j'avais descendu la colline : davantage un souvenir générique dans lequel des centaines de descentes, accumulées sur deux ou trois ans, s'étaient amalgamées. Alors que mon premier vélo était pourvu d'un frein à pied, actionné

par la pédale, celui-ci, équipé d'un frein à levier, permettait de pédaler en arrière. J'avais trouvé ça, je m'en souvenais, tout à fait miraculeux. Que l'on puisse aller dans un sens tout en faisant tourner les manivelles dans la direction contraire était en opposition complète avec ma compréhension néophyte non seulement du mouvement mais aussi du temps – comme si à celui-ci aussi pouvait être mêlé, en son cœur même, un courant inverse. Chaque fois que je dévalais la colline en pédalant en arrière, l'exaltation me gagnait, mais aussi le vertige – un vertige un peu nauséeux. La sensation n'était pas vraiment agréable. Me rappeler la manœuvre produisait maintenant le même sentiment irrésolu que les choses – dans le terminal bondé, dans ma tête et mon estomac – étaient désynchronisées, détraquées.

1.5 Autour de moi et de mon écran, d'autres écrans : d'ordinateurs, de téléphones, de télévisions. Sur ces derniers défilaient des bandeaux dont le texte avait entre autres pour sujet le retard aérien dans lequel j'étais coincé. Derrière les bandeaux passaient des images de bulletins d'informations. L'un des écrans montrait les temps forts d'un match de football. Un autre montrait les suites d'un attentat au camion piégé dans un marché quelque part au Moyen-Orient, le type de scène que l'on voit toujours dans ce genre de reportage : des gens hystériques, couverts de sang, qui courent dans tous les sens en hurlant. L'une des personnes filmées, un homme qui regardait droit dans la caméra en courant vers elle, portait un tee-shirt où l'on voyait Snoopy se prélassant sur le toit de sa niche, le mot *Perfection* flottant dans l'air au-dessus de lui. Puis la scène fit place à un déversement pétrolier qui s'était produit quelque part dans le

monde ce matin-là, ou la nuit précédente : des plans aériens d'une plateforme offshore endommagée autour de laquelle une grande fleur d'eau sombre était en train d'éclore ; des oiseaux marins à plumage blanc filmés à la fois du ciel et du sol, fourmillant sur des rivages immaculés et neigeux, ignorant qu'une marée noire s'approchait lentement d'eux ; et, la méchante de l'histoire, filmée par un robot sous-marin, une conduite brisée rejetant son flot illimité dans l'océan.

1.6 Mon téléphone bipa et vibra dans ma veste. Je le sortis et lus le message que j'avais reçu. Il venait de Peyman. Peyman était mon patron. Il disait : On a gagné. Rien de plus. Deux garçons passèrent devant moi en courant ; l'un d'eux tomba ; son frère s'arrêta net, revint sur ses pas et le remit debout avec rudesse ; ils repartirent du même pas. Je relevai les yeux vers l'écran de télévision qui montrait le match de football. Le but que j'avais vu quelques instants plus tôt repassait au ralenti. La trajectoire du ballon, l'arc qu'il dessinait en passant au-dessus des têtes des défenseurs et des mains du gardien, l'effet de rotation arrière de ses hexagones et de ses étoiles, la déformation et l'éruption soudaines du maillage régulier du filet au moment de son impact – cette séquence coïncidait maintenant avec les mots que m'avait envoyés Peyman : On a gagné. Je regardai le coin supérieur de l'écran, à l'endroit où le score était affiché, pour voir quelles équipes jouaient. Barcelone et le Bayern Munich. Je lui répondis : Qui a gagné quoi ? La Compagnie, le contrat du Projet, expliqua-t-il une demi-minute plus tard. Cette fois, je compris. La Compagnie était notre compagnie, la compagnie de Peyman, la compagnie pour laquelle je travaillais. Le Projet

était le projet Koob-Sassen ; nous visions ce contrat depuis pas mal de temps. C'est bien, écrivis-je. La réponse tomba plus rapidement cette fois : Bien ? C'est tout ? Je réfléchis quelques secondes, puis envoyai un nouveau message : Très bien. Son texto suivant arriva pendant que le mien partait : Toujours coincé en transit ? Je confirmai. Moi aussi, m'informa finalement Peyman ; à Vienne. Venez me voir demain matin. Ensuite je reçus un message de Tapio. Tapio était le bras droit de Peyman. La Compagnie a gagné le contrat PKS, disait-il. Deux de plus, venant d'autres collègues, suivirent à bref intervalle, porteurs de la même nouvelle. Les effets de mon exposition fortuite à ce match de football se ressentaient encore après ces messages ; ainsi il me sembla que l'attaquant du Bayern Munich, qui rugissait de joie en direction des tribunes, se réjouissait non pour sa propre équipe et ses fans mais pour nous ; et il semblait même que la victime avec le tee-shirt Snoopy qui courait vers la caméra en hurlant célébrait elle aussi la nouvelle : dans le chaos habituel de sang et de métal tordu de son marché en ruine – pour nous.

1.7 Maintenant mon ordinateur sonnait : quelqu'un m'appelait sur Skype. *JeannedArc*, indiquait la case d'identification de l'appelant. Je reconnaissais le pseudo : c'était celui d'une femme nommée Madison que j'avais rencontrée deux mois plus tôt à Budapest. Je cliquai pour prendre l'appel. Tu m'entends ? demanda la voix de Madison. J'acquiesçai. Allume ta caméra, m'ordonna la voix. J'obéis. Madison m'apparut au même moment. Elle me demanda où j'étais. Je le lui dis. Elle m'informa qu'elle s'était elle-même trouvée à l'aéroport de

Torino-Caselle une fois, en 2001. Qu'est-ce que tu y faisais ? lui demandai-je, mais il sembla que ma question se soit perdue en cours de transmission ; elle n'y répondit pas, en tout cas. Au lieu de cela, elle demanda quand je serais de retour à Londres. Son visage, en bougeant sur mon écran, se décomposait et tombait en petites cascades de ressaut en ressaut eux-mêmes immobiles. Je ne sais pas, dis-je. J'ouvris le site d'information pendant qu'on parlait. Le blocage du trafic aérien était signalé au milieu de la longue page, à côté et dans la même taille de police que l'attentat au camion piégé. Au-dessus, en un peu plus grand, le déversement pétrolier, avec une série de photos où l'on voyait des remorqueurs, des hommes couverts de pétrole luttant avec des manivelles et des treuils, ces îles périphériques cernées de noir, la fleur de pétrole, et ainsi de suite. Le monteur avait choisi un effet de « fondu » pour l'enchaînement des images, plutôt que le type de succession plus abrupt qui rappelle les vieux carrousels à diapositives. Il me semblait que c'était l'effet adéquat, esthétiquement parlant.

1.8 Les mêmes garçons passèrent en courant devant moi. Une fois encore les pieds du plus petit glissèrent et il tomba : ce devait être à cause de l'angle serré du passage autour de la rangée de sièges – ça, et le fait que le sol était poli. Une fois encore, son frère (s'il s'agissait de son frère) le releva et ils filèrent. Madison demanda à nouveau quand je serais de retour. Elle dit qu'elle avait besoin d'attention ethnologique. Comment ça ? demandai-je en faisant glisser son écran par-dessus le site d'information. Je manque… commença-t-elle à me dire – mais à cet instant le son fut coupé. Son visage se

figea au milieu de sa phrase lui aussi. Sa bouche était ouverte en une espèce de grimace bavante et asymétrique, comme si elle avait perdu le contrôle de ses muscles à la suite d'un AVC ; ses yeux étaient révulsés, et ses pupilles à moitié cachées sous ses paupières. Un petit cercle tournait devant son visage pour indiquer la mise en mémoire tampon. Mon écran resta comme ça pendant très longtemps ; je le regardais, attendant que la mise en mémoire tampon prenne fin, mais ça n'arriva pas : au lieu de cela, le message *Fin de l'appel* vint finalement remplacer le visage et le cercle.

1.9 Je levai les yeux, regardai dans le terminal. Les gens qui ne cliquaient pas, comme moi, sur les écrans défilants de leurs téléphones et de leurs ordinateurs, pâturaient parmi les articles de luxe empilés tout autour de nous. Les objets de plus grande valeur se trouvaient derrière des vitres de verre poli dont les surfaces reflétaient les autres surfaces de la salle, de sorte que les suites de l'attentat du marché étaient rejouées sur les motifs d'un foulard, que le pétrole s'étalait sur le cadran d'une montre. Le chevauchement de ces divers éléments et l'effet de collage que cela créait n'en finissaient pas – mais, au fil des heures, l'équilibre du mélange changea. Les objets de luxe et leurs vitrines restèrent les mêmes, bien sûr – mais peu à peu les temps forts du match de football et l'attentat au camion piégé disparurent, leurs extraits se faisant plus brefs et moins fréquents ; au contraire, le déversement pétrolier gagnait de plus en plus de temps d'écran. Manifestement, il était d'importance. À minuit, ces hommes couverts de pétrole que j'avais vus sur les photos du site d'information

étaient également sur les écrans de télévision de l'aéroport – mais ils bougeaient à présent, installaient des barrages flottants, s'efforçant, sans paraître y parvenir, de rassembler et de circonscrire les nappes de pétrole divisées, tournoyantes et répandues que l'eau véhiculait. Ils avaient l'air de cow-boys démoralisés partis à dos de remorqueur et dont le bétail noir, dans sa masse, dans son volume colossal, devenu incontrôlable, s'était mutiné et se débandait. Dans d'autres séquences, on voyait simplement l'eau saturée de pétrole, sombre et pesante. Elle semblait se mouvoir, s'enfler d'ondes et de crêtes, à la fois plus lentement et plus rapidement qu'elle ne le fait d'ordinaire – comme si, à l'image du but qui désormais n'occupait plus que l'écran unique d'un bar sportif à la périphérie de ma vision, elle avait été filmée avec des caméras de capture de mouvement haut de gamme, le type qui rend plus net et amplifie chaque plan, chaque instant, en l'extrayant du flux général et en l'y réinsérant simultanément. Je trouvais ce mouvement fascinant. Je regardai les images pendant des heures, ma tête tournant avec elles dans leur rotation d'un écran à l'autre.

1.10 À un moment, l'homme qui était assis à côté de moi, remarquant l'attention captivée que je portais à ces images, essaya d'engager la conversation. Exprimant sa désapprobation à leur égard, il observa qu'il s'agissait d'une tragédie. C'est le mot qu'il utilisa, bien sûr : *tragédie* – comme un commentateur de plateau de télévision. Je le regardai de haut en bas, examinant son accoutrement. Il portait un costume mais avait retiré sa cravate et l'avait posée, pliée, sur un petit bagage à

main monté sur roulettes qui se trouvait près de lui. Il s'était adressé à moi en anglais, mais avec un accent « zone euro » : ni français, ni néerlandais, ni allemand, mais un salmigondis de tous ces accents à la fois, et d'autres, le tout recouvert d'un succédané d'américain d'école de commerce. Je ne répondis pas immédiatement. Lorsque je le fis, je lui dis que le mot *tragédie* provenait de la coutume, dans la Grèce antique, d'expulser de la cité un mouton, ou *tragos* – habituellement un mouton noir –, dans le but d'expier les crimes de cette dernière. Il se tourna vers l'écran et le regarda avec moi un moment comme si cette activité partagée faisait maintenant partie de notre conversation, de notre nouvelle amitié. Mais je sentais qu'il était fâché de ne pas avoir obtenu la réponse qu'il attendait. Au bout de quelques minutes, il se leva, saisit la poignée du sac où sa cravate était posée et s'en alla.

1.11 De mon côté je ne bougeai pas, regardant la plateforme endommagée donner de la bande, le jet de la conduite brisée, le fourmillement des oiseaux, la fleur de pétrole déployant ses pétales, l'eau sombre enflée d'ondes et de crêtes – en boucle. Je regardai, comme je l'ai dit, pendant des heures ; quand ces scènes ne furent plus diffusées sur aucun des écrans publics, je les regardai d'abord sur l'un puis sur l'autre de mes écrans personnels. Elles me tinrent complètement absorbé jusqu'à ce que, bien plus tard, aux aurores, l'espace aérien eût été débloqué et mon vol annoncé. Je ne les abandonnai pas pour autant. Lorsque je m'envolai enfin, et que ma tête, en plongeant dans un sommeil plein de taches et de petits points, s'écrasa contre le hublot, les nuages épars que les feux d'ailes illuminaient